NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 N° 2 1939

Les antécédents de l'idéologie raciste

Dossier : Racisme et christianisme

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 131 - 156

https://www.nrt.be/fr/articles/les-antecedents-de-l-ideologie-raciste-2984

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES ANTÉCÉDENTS DE L'IDÉOLOGIE RACISTE.

Aristote avait conseillé à son élève Alexandre le Macédonien de baser toute sa politique sur une petite distinction qu'il croyait fondamentale. La nature, d'après le vieux philosophe, produisait deux catégories d'humains : ceux qui « naturellement » — φύσει — sont libres ; et ceux qui tout aussi naturellement sont esclaves. Il n'expliquait pas cette origine *naturelle* de la liberté et de la servitude. La supposant suffisamment claire, il se bornait à en tirer les conséquences pratiques. En gros, les « libres » devaient être les Grecs ; les esclaves seraient les « barbares » : autre mot qui n'était pas beaucoup plus précis. Il fallait gouverner les hommes naturellement libres politiquement, c'est-à-dire par des institutions et des lois et pour leur avantage ; et il fallait traiter les esclaves despotiquement, c'est-à-dire par la décision arbitraire de leur maître et pour le bénéfice de ce dernier. Alexandre eut assez d'esprit pour négliger sur ce point les avis de son maître ; et celui-ci ne comprit jamais rien à la nouvelle politique inaugurée après la bataille d'Arbelles et la chute de l'empire de Darius (331 avant J.C.). Le Grec vainqueur épousa la fille du vaincu. Sur son invitation, quatre-vingt de ses généraux et dix mille de ses soldats macédoniens se mariaient avec des persanes. On adoptait le cérémonial de l'ancienne Cour du Grand Roi. On laissait entrer largement dans le patrimoine grec l'élément « barbare ». La politique des échanges culturels et de la fusion des civilisations complétait celle du mélange des races. L'hellénisme, succédant au classicisme provincial, envahit le monde méditerranéen et le déborda largement. Au III[e] siècle avant J. C. Bérose, prêtre de Bel, dédiait à Antiochus Soter son ouvrage sur l'histoire de Babylone ; Manéthon, prêtre égyptien, écrivait en grec son livre sur les antiquités et les usages de son pays ; Mégasthène, contemporain de Chandragupta, de la dynastie des Maurya, publiait ses Ἰνδικά. On s'intéressait au Zoroastrianisme. On traduisait en grec, dans la version des LXX, les livres sacrés d'Israël. Alexandrie devenait la ville la plus animée, la plus cosmopolite, la plus riche, la plus bigarrée et peut-être la plus savante du monde entier. Une véritable culture **humaine, une société universelle se réalisait.**

La philosophie d'Antisthène : celle de Zénon de Cittium, de Chrysippe, de Posidonius d'Apamée ; recopiée par les stoïciens latins : Cicéron, Sénèque, Musonius Rufus, Marc Aurèle ; adoptée par des géographes comme Strabon, rejetait avec dédain le postulat d'Aristote sur les hommes « esclaves par nature ». La nature humaine, comme toute nature, est bonne, « raisonnable » et sage. La seule différence ultime entre les hommes c'est, non pas celle de la coutume, de l'habitude, de la langue, des institutions politiques, de la religion ou de l'origine ethnique, mais la différence morale entre les bons et les mauvais, les vertueux et les lâches, les sages et les insensés. Cette différence ne coïncide avec les frontières d'aucun peuple.

Le Christianisme n'a jamais contesté cette thèse fondamentale. Il ne s'occupe pas des différences de races ou de peuples. Dieu trouve et suscite ses fidèles parmi les fils d'Adam et la postérité bénie en Abraham ce ne sont plus seulement ses descendants suivant la chair mais les héritiers spirituels de la Promesse. La *Didachè*, dès le premier siècle, conçoit l'Eglise comme « rassemblée des extrémités de la terre... dans le royaume de Dieu » (1). A la Pentecôte, les Actes des Apôtres énumèrent avec complaisance, parmi les auditeurs du premier sermon de saint Pierre, les Parthes, les Mèdes, les Elamites, les Arabes, les Libyens et, d'après certains manuscrits, les Arméniens (2). Eusèbe assurera que dès le temps de Trajan les extrémités de la terre ont été évangélisées, même les Indes et la Bretagne (3). Clément d'Alexandrie, à la fin du IIe siècle, compare la philosophie grecque, qui n'a pas franchi les frontières du monde hellénique, à la doctrine du Verbe qui a pénétré les nations barbares, rempli toutes les villes et les villages et envahi le monde entier (4).

Il y avait beaucoup d'optimisme dans ces affirmations. Elles nous montrent, à tout le moins, que dès les origines la foi chrétienne considère tous les peuples, sans distinction, comme l'héritage du Christ et la famille du seul Créateur. On reconnaît parfaitement des différences entre les groupes humains, mais l'idée d'une discrimination ethnique au regard de l'Evangile est totalement exclue.

(1) 10, 5.
(2) *Act.*, 2, 9-11.
(3) *Demonstr. Ev.*, III, 4, 45.
(4) *Stromat.*, VI, 18.

La seule question qui occupe — et occupera longtemps — la curiosité des chercheurs, c'est celle des « peuples monstrueux », dont des récits légendaires plaçaient l'habitat en Afrique. Pomponius Méla, Julius Solinus, que tous les médiévaux ont recopiés, donnaient de ces descriptions fabuleuses : hommes à tête de chien, qui aboient au lieu de parler (cynocéphales) ; peuples qui n'ont qu'un pied, si grand qu'il sert de parasol quand on se couche par terre (sciadopodes) ; hommes qui ont la tête à la place du ventre, ou un seul œil au milieu du front, ou qui marchent à quatre pattes... Saint Jérôme raconte très sérieusement la conversation que saint Paul, premier ermite, eut dans le désert avec un faune ou un satyre à pied de bouc, et qui lui demanda des prières, parce que lui et tout le troupeau des faunes avaient appris la venue du Sauveur du monde (5). Isidore de Séville nous donne le catalogue de tous ces peuples monstrueux (6) et au IX^e^ siècle Ratramne de Corbie, dans une lettre au prêtre Rimbert, reprend la question des cynocéphales. On lui avait dit que ceux-ci aboient et ne parlent pas, mais qu'ils portent des habits, cultivent les champs, domestiquent les animaux et appliquent le droit. Ratramne est fort embarrassé mais opine que ce sont plutôt des hommes (7).

La conclusion générale reste toujours celle de saint Augustin : « Si ce sont des hommes, ils viennent d'Adam ; s'ils viennent d'Adam, ce sont des hommes ». Personne ne veut exclure une portion quelconque du genre humain du bénéfice de la rédemption.

Les textes d'Aristote sur les deux catégories d'hommes, « naturellement » libres ou serviles, allaient cependant connaître un renouveau de faveur après la découverte de l'Amérique.

Dans son *De Indiarum Iure,* Solorzano cite l'opinion de beaucoup d'Espagnols qui refusaient de considérer les Indiens comme dignes d'être appelés des hommes. Ils disaient que pour juger si quelqu'un est vraiment homme, il ne suffit pas de regarder sa figure. La nature a produit des monstres à face humaine. Il faut examiner la raison, et les Indiens, manquant d'intelligence, peuvent être assimilés aux animaux. Pierre Martyr Anghiera, Francisco Lopez de Gomara, Pedro de Cieza

(5) *Patr. Lat.,* XXIII, col. 23.
(6) *Patr. Lat.,* LXXXII, col. 421.
(7) *Patr. Lat.,* CXI, col. 1153.

de Leon, Girolamo Benzoni, un milanais, Antonio de Herrera, Simon Maiolus, le P. Grégoire Garcia, O. P. et beaucoup d'autres ont répété sous des formes diverses ce verdict infâmant pendant le XVI[e] siècle.

Pour comprendre ces violences, il est bon de se souvenir que toute une question de main d'œuvre coloniale était impliquée dans l'affaire. Les colons espagnols voulaient garder les Indiens en « commande » et cette *encomienda* se confondait pratiquement avec l'esclavage. Il fallait donc persuader au Conseil des Indes, comme Sepulveda avait tenté de le faire malgré les protestations de Las Casas, que ces Indiens étaient incapables de se gouverner « politiquement », suivant des lois et que, dès lors, d'après les symétries d'Aristote, il n'y avait qu'à les régir « despotiquement », en les soumettant aux ordres d'un maître.

Alerté par l'évêque de Tlascala, Jules Garcez, O. P., le Pape Paul III publia, en 1537, la bulle *Veritas Ipsa* (8) et déclara que les Indiens d'Amérique étaient non seulement des hommes, mais des néophytes excellents, « très prompts à embrasser la vraie foi ». Malgré la Bulle on continuait, un siècle plus tard, à répéter les mêmes calomnies. Nous n'examinerons pas, faute de place, comment on les étendit aux noirs que la traite avait importés en Amérique.

L'Extrême-Orient, évangélisé depuis 1549 au Japon, et depuis 1582 en Chine, ne fournissait aucun appui aux partisans des infériorités raciales. Saint François Xavier, Valignani, Froès, avaient parlé en termes enthousiastes des qualités japonaises. Les ambassadeurs des daïmios du Kyu-Shû étaient venus en Europe. Ils avaient été reçus partout, en Espagne, en Toscane, à Rome avec des honneurs princiers, au milieu d'un enthousiasme unanime. Sur la Chine les missionnaires jésuites, portugais et français, avaient écrit les choses les plus élogieuses et le gouvernement impérial, les mœurs chinoises, l'industrie, l'agriculture, la littérature avaient fait l'objet des fameux *Mémoires de la Chine*, du *Confucius Sinarum philosophus*, dans lesquels il n'y a pas un seul mot de dédain.

Il faut attendre le XIX[e] siècle pour voir se former, en dehors

(8) *Bullar. Discalc.*, I, 138.

de toute science authentique et sous l'impulsion de quelques amateurs, la doctrine du racisme et des supériorités raciales. A peine née, elle est démolie par les ethnologues les plus qualifiés. Son incohérence et son arbitraire sont prouvés péremptoirement. La vogue dont elle jouit aujourd'hui dans certains pays n'a rien à voir avec la science. Elle n'est que l'effet d'une propagande officielle, soutenue par les formidables moyens de pression dont peut disposer, au détriment de la vérité et du simple bon sens, un État totalitaire.

Il y a vingt ans on croyait que sous les coups que lui avait assénés la science sincère le racisme était bien mort. Th. Simar concluait son étude en reprochant « à l'anthropologie proprement dite... d'avoir accordé trop d'importance à cette puérile question aryenne aujourd'hui tout à fait abandonnée » (9). Griffith Taylor écrivait tranquillement en 1927 : « Le préjugé raciste n'est qu'un synonyme d'ignorance en ethnologie » (10). Au premier Congrès Universel des Races, en 1911, pas un parmi les cinquante-neuf rapporteurs, tous anthropologistes ou ethnologues qualifiés, ne songea même à soutenir l'infériorité raciale d'un groupe humain quelconque (11). Frank Boas, de la Columbia University, New-York, concluait son rapport par ces mots : « La vieille idée de l'absolue stabilité des types humains doit, de toute évidence, être rejetée et avec elle la croyance à la supériorité héréditaire de certains types sur les autres ». Le Prof. Lyde, University College, Londres, ajoutait : « Il n'y a pas de doute que la différence de couleur de la peau est une des grandes barrières raciales, et cependant on ne peut guère douter qu'elle ne soit entièrement une question de climat » ; le Prof. Myers de Cambridge parlait dans le même sens. Le Prof. von Luschan, de l'Université de Berlin, était plus explicite encore : « Nous sommes forcés par l'enquête scientifique d'admettre l'unité réelle du genre humain. Races blanches ou noires ; crânes longs ou crânes ronds ; cultivés et primitifs tout cela dérive du même tronc... Dès lors la question du nombre des races humaines a perdu sa raison d'être. Savoir combien on peut classifier de races dans l'humanité est à peu près aussi

(9) *Etude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIII[e] siècle.* Bruxelles, 1922.

(10) *Environment and Race*, p. 6.

(11) ***The Sociological Review*, oct. 1912.**

important que de savoir combien d'anges peuvent danser sur la pointe d'une aiguille ». G. Spiller, qui avait organisé le Congrès, en résumait les conclusions en ces termes : « Devant tous ces témoignages et devant le fait que pratiquement tous les sociologues et les anthropologistes du monde ont donné leur appui moral au Congrès, il est difficile de voir comment un esprit réfléchi et sans préjugé pourrait accepter une autre doctrine que celle de l'égalité substantielle des différentes races dans leur capacité innée de progrès ». Six ans plus tôt, dès 1906, le Dr Emile Houzé (12) avait démoli, après Manouvrier (13), la « pseudo-science » du racisme, que Vacher de Lapouge baptisait anthroposociologie. Il la déclarait « bâtie sur des erreurs fondamentales et des déductions puériles » (14).

On aurait pu croire que tout était fini. Mais quand la passion politique ou la passion tout court ont trouvé une arme, il est bien difficile à la science seule de leur faire lâcher prise.

Si on néglige quelques précurseurs, le racisme, qui se déchaîne aujourd'hui, a pour premier auteur le comte de Gobineau (15). Sans doute, avec beaucoup de patience et beaucoup moins de succès, des savants s'étaient essayés à classifier par des caractères somatiques permanents les différents groupements humains, mais ce fut Gobineau qui, sans aucune prépa-

(12) *L'aryen et l'anthroposociologie, Etude critique* (*Notes et Mémoires de l'Institut Solvay*, fasc. 5). Bruxelles, 1906.

(13) *L'indice céphalique et la pseudo-sociologie. Revue de l'Ecole d'anthropologie de Paris*, 15 nov. 1895.

(14) A la même époque le P. Van den Gheyn, S. J. montrait dans une série d'articles de la *Revue des Questions scientifiques* la confusion impardonnable qui faisait d'un groupe linguistique aryen une race biologique. Il condensait ses conclusions au *Congrès International des Catholiques* (Paris, t. II, pp. 718-760). Cfr aussi S. Reinach, *L'origine des aryens. Histoire d'une controverse*. Paris, Leroux, 1892.

(15) Né le 14 juillet 1816, mort à Turin le 13 oct. 1882, son biographe nous assure que sa fin fut hâtée par son séjour en Italie. « Il avait toujours été sévère pour la race latine. Il supportait mal le contact de sa charlatanerie phraseuse » (*Essai sur l'Inégalité des Races humaines*. 2e éd., Paris, 1884, t. I, p. XXIX-XXX. C'est cette édition que nous citerons désormais). Le titre de noblesse dont se parait Gobineau ne semble pas fort authentique. Il se donnait du « comte » et quand on s'étonnait que son père ne l'eût pas été, il répondait que ses ancêtres avaient été établis à Yzon, village de 1300 âmes en Guyenne ; qu'un d'eux y avait été syndic et qu'un syndic d'Yzon équivalait à un comte (cfr Fréd. Masson, *Gobineau, Revue Hebdom.*, 18 oct. 1915, pp. 283-284).

ration scientifique (16), introduisit pour la première fois dans la littérature la notion de races congénitalement inférieures et de races intrinsèquement souveraines. Il fit plus. Il prétendit les identifier jusque dans les sociétés actuelles inexorablement métissées ; et il présenta sa découverte comme l'interprétation de toute l'histoire de l'humanité et le principe de toute sagesse politique. En 1853-54 paraissaient les quatre volumes de l'*Essai sur l'inégalité des Races humaines.*

Personne dans le monde savant n'y fit attention. C'est peut-être pour ce motif que le 7 septembre 1856, Gobineau écrivait à un de ses amis : « Les savants sont bêtes » (17). De toute évidence l'ouvrage était l'élucubration d'un amateur. Sans aucune préparation technique Gobineau en 1858 et en 1864 affirma qu'il avait découvert, lui seul, l'interprétation des cunéiformes. Il en était « sûr comme du soleil » (18). Oppert, Rawlinson, Blau, et « toute la cohue des savants » (19) n'y avaient absolument rien compris. Ces textes cunéiformes étaient tout bonnement de l'arabe et de « l'arabe pur ». Ils n'avaient rien à voir avec l'Assyrie. Ils étaient tous de l'époque perse. Les Académies et les revues sérieuses refusèrent d'imprimer les fantaisies du comte. Lorsque parut le « *Traité des Ecritures Cunéiformes* » (20), M. Oppert, l'orientaliste bien connu, écrivit : « M. de Gobineau déchiffra quatre fois de suite les mêmes textes cunéiformes chaque fois d'une façon toute différente, mais toujours avec un succès égal, et lut le même texte de sept manières différentes, de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, de bas en haut, diagonalement de droite à gauche, diagonalement de gauche à droite, et symboliquement » (21). Imperturbable, le comte écrivait : « La démonstration que je vais donner de ma méthode sera complète... et évidente » (22).

---

(16) Il fit carrière dans la diplomatie, à Berne en 1849, à Hanovre en 1851, à Téhéran en 1853, où il s'imagina avoir trouvé les traces des « arians » primitifs ; au Brésil en 1868, à Stockholm en 1872. Il ne put jamais travailler que sur les bases très étroites de quelques livres fortuitement rassemblés et de quelques conversations.

(17) *Correspondance entre Gobineau et Prokesch, 1854-1876,* Paris, 1933, p. 104.

(18) *Ibid.*, p. 198.

(19) *Ibid.*, p. 202. Le mot est de Prokesch, qui reconnait que son ami Gobineau a tout le monde des savants contre lui.

(20) En 1864.

(21) Dans Masson, *op. cit.*, p. 293.

(22) *Correspondance*, p. 203.

Lire l'*Essai sur l'inégalité des Races humaines* est une pénitence à laquelle se sont volontiers soustraits beaucoup des admirateurs de Gobineau. Nous devons cependant indiquer, aussi brièvement que possible et par les textes mêmes de l'auteur, quelle est sa thèse centrale, sa méthode de travail et son intention.

La thèse est très simple. Elle est résumée par Gobineau dans la Préface de son livre, dédiée à S. M. Georges V, roi de Hanovre. « Après avoir reconnu qu'il est des races fortes et des races faibles, je me suis attaché à observer de préférence les premières, à démêler leurs aptitudes, et surtout à remonter la chaîne de leurs généalogies. En suivant cette méthode, j'ai fini par me convaincre que tout ce qu'il y a de grand, de noble, de fécond sur la terre, en fait de créations humaines, la science, l'art, la civilisation, ramène l'observateur vers un point unique, n'est issu que d'un germe, n'a résulté que d'une seule pensée, n'appartient qu'à une seule famille dont les différentes branches ont régné dans toutes les contrées policées de l'Univers ». Et quelle est cette « famille » merveilleuse, qui « possédait originairement le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force » (I, 219) ? Rien n'est plus facile que de l'identifier. Voici. Il y a trois races « bien caractérisées » (I, 149) : la blanche, la noire et la jaune. Elles sont les « trois éléments purs et primitifs de l'humanité » (I, 150). Remarquons bien que le comte Gobineau n'apporte pas une ombre de preuve pour appuyer une affirmation aussi formidable. Il se borne à décréter qu'il en est ainsi : « J'avertis une fois pour toutes que... » (I, 150). Ces races primitives sont toutes aujourd'hui considérablement métissées, sauf peut-être la race noire, les *mélaniens*, qui ont « pu se conserver purs quelque part » (I, 151). La race blanche actuelle n'est qu'une « agglomération métisse « (ibid.).

Dans la pureté de leurs origines, chacune de ces races possédait des traits distinctifs, un « génie propre » et immuable, que « les différences de climat, de voisinage et les circonstances du temps » sont « impuissantes à changer ou à brider » (I, avant-propos, XX).

La race blanche, pure, est représentée par les *arians* (Gobineau ne dit jamais aryen) qu'on trouve, paraît-il, au début de l'ère historique, sur les plateaux de l'Asie centrale. « Avant ses invasions, elle vivait, cette race blanche, en silence, préparant les

destinées humaines et grandissant, pour la gloire de la planète, dans une partie de notre globe, qui depuis est redevenue bien obscure » (I, 229).

Elle l'est même toujours restée. Le noble comte nous la décrit encore avec cette « précision » dont il se vante fréquemment. « Là, un climat dur et sévère semblerait particulièrement propre à l'éducation des races fortes, s'il en avait élevé ou transformé plusieurs. Des vents glacés et violents, de courts étés, de longs hivers... rien de ce que l'on dit propre à exciter, à développer, à créer le génie civilisateur... Mais à côté de tant de rudesse, et comme un véritable symbole des mérites secrets de toute austérité, le sol recouvre d'immenses richesses minérales. Ce pays redoutable est, par excellence, le pays des richesses et des pierres fines... Mais ce n'étaient ni l'or, ni les diamants, ni les fourrures, ni le musc, dont ces régions devaient tirer leur gloire : leur honneur incomparable, c'est d'avoir élevé la race blanche » (I, 229, 230).

Il est superflu de noter la haute fantaisie de toutes ces assertions. A l'époque où Gobineau écrivait, aucune prospection sérieuse du Pamir n'avait été tentée. Les « immenses richesses minérales », dont il nous parle ne sont qu'une amplification littéraire d'une remarque de Humboldt (*Asie centrale*, t. I, 389) sur l'or découvert « à la pente méridionale de l'Oural ». Poncins et Capus, qui ont traversé le Pamir, nous ont décrit les Kirghizes abrutis, vivant dans la charogne et la fiente « comme d'immondes insectes » et Zaborowski conclut « à moins de s'interdire le raisonnement le plus simple et le plus sûr, on peut affirmer qu'il (le Pamir) est resté inhabitable jusqu'à notre époque (1300 hommes, des Kirghizes, pour 7 millions d'hectares). Jamais les ancêtres des peuples aryens ne l'ont occupé. Jamais ils n'y ont passé. Ils n'ont jamais eu aucun point de contact immédiat ou lointain avec lui. Ils ne l'ont jamais vu. Ils en ont absolument ignoré même l'existence. Il n'est pour rien dans leurs caractères physiques et mentaux, pour rien dans leur dispersion. Il n'est d'aucune utilité ; il est sans aucun à propos de faire même seulement une allusion au Pamir pour expliquer n'importe quel événement de l'histoire des peuples de langue ou de race aryenne » (*Les Peuples aryens d'Asie et d'Europe*, Paris, 1908, p. 25-26).

Mais les révélations du noble comte n'en sont qu'à leurs

débuts. « Le premier examen... met en lumière un caractère bien important : la race blanche ne nous apparaît jamais à l'état rudimentaire, où nous voyons les autres. Dès le premier moment, elle se montre relativement cultivée, et en possession des principaux éléments d'un état supérieur » (I, 231).

C'est là un chapelet d'affirmations effrontées, toutes contredites par les faits. Il est vrai que Gobineau s'est débarrassé lestement de toute la préhistoire « qui ne laisse pas que d'avoir fait dans le monde un bruit assez sonore » (*Avant-Propos*, XVI). Sous prétexte que son livre a « comme but de professer la vérité et non de faire la guerre aux erreurs » (ibid.) il décrit les études préhistoriques comme « des amoncellements épouvantables de crânes et de tibias fossiles, de détritus comestibles, d'écailles d'huîtres et d'ossements de tous les animaux possibles et impossibles... le tout s'écroulant sur les imaginations troublées aux fanfares retentissantes d'une pédanterie sans pareille » et mettant « l'esprit dans un état de surexcitation aigüe, qui permet de tout imaginer et de tout trouver admissible... au milieu des incohérences les plus fantasques » (ibid., XVII).

Au lieu de discuter les arguments des préhistoriens, qui gênent ses imaginations, il trouve plus commode de prophétiser. « Il faut savoir respecter les congrès préhistoriques et leurs amusements. Le goût en passera quand de pareils excès auront été poussés encore un peu plus loin et que les esprits rebutés réduiront simplement à rien toutes ces folies « (ibid., XVIII).

Cet admirable sans-gêne permet à Gobineau de ne pas même regarder le démenti total que la préhistoire inflige à ses vaticinations. Tout le paléolithique ; la plus grande partie du néolithique nous montrent partout cet « état rudimentaire », auquel il voudrait faire échapper la « race blanche ». Ces blancs primitifs « longtemps avant les temps historiques » étaient pourvus par la grâce de Gobineau « des deux éléments principaux de toute civilisation : une religion, une histoire » (I, 232). Et en voici la preuve : nous devons supposer que leur cosmogonie était savante « puisque les peuples modernes les plus avancés n'en ont pas d'autre » (I, 231) et même « n'en ont plus que des fragments » (ibid.). Un point, c'est tout. Et pour l'histoire, c'est encore plus simple et plus ahurissant. « Outre ces lumières sur les origines du monde, les blancs gardaient le souvenir des

premiers ancêtres, tant de ceux qui avaient succédé aux Noachides que des patriarches antérieurs à la dernière catastrophe cosmique. On serait en droit d'en induire que sous les trois noms de Sem, de Cham et de Japhet, ils classaient non pas tous nos congénères, mais uniquement les branches de la seule race considérée par eux comme véritablement humaine, c'est-à-dire de la leur. Le mépris profond qu'on leur connut, plus tard, pour les autres espèces, en serait une preuve assez forte » (I, 231).

Si ce charabia a un sens quelconque, il nous donne à entendre que les traditions du Pentateuque hébraïque étaient le patrimoine commun de toute la race blanche primitive et d'elle seule, et que sur les plateaux du Pamir ou plus vaguement « dans les pays reculés de l'Asie septentrionale » (ibid.) on se racontait les chapitres de la Genèse. Des affirmations aussi énormes exigeraient au moins un commencement de preuve. On a beau chercher. Il n'y a que des oracles de visionnaire. Mais il n'est pas inutile de souligner que pour Gobineau les Juifs sont bel et bien des « arians ». Il se fâche contre ceux qui identifient les noirs avec la descendance de Cham, et les jaunes avec celle de Sem. Pas du tout : les trois fils de Noë et leur descendance sont des blancs, de la race élue : les Chamites, comme les autres. Gobineau sait même comment s'est faite la transition du Chamite blanc au noir. « Le monde ne saurait plus rien voir de comparable, par les effets, aux résultats du mariage des Chamites blancs avec les peuples noirs » (I, 239). En effet le type blanc et le type noir étaient alors, paraît-il, « dans l'énergie de la première création » et « l'hymen s'était accompli entre des types également et complètement armés de leur vigueur et de leur originalité propre » (ibid.). Le résultat devait être lui aussi « d'une vigueur, source d'excès aujourd'hui impossibles ».

Et avec cette désinvolture inouïe, qui est toute sa méthode, Gobineau ajoute : « L'observation des faits contemporains en fournit une preuve concluante : lorsqu'un provençal ou un italien donne le jour à un hybride mulâtre, ce rejeton est infiniment moins vigoureux que lorsqu'il est né d'un père anglais. C'est qu'en effet le type blanc de l'anglo-saxon, quoique loin d'être pur, n'est pas du moins affaibli d'avance par des séries d'alluvions mélaniennes comme celui des peuples du sud de l'Europe ; et il peut transmettre à ses métis une plus grande

part de la force primordiale. Cependant, je le répète, il s'en faut que le plus vigoureux mulâtre actuel équivaille au Chamite noir d'Assyrie, qui, la lance à la main, faisait trembler tant de nations d'esclaves » (I, 239-240).

Nous savons maintenant ce que Gobineau estime une « preuve concluante ».

Après avoir, sans ombre d'argument, décrété que l'humanité était faite de trois tronçons : blanc, jaune et noir ; et que les attributs de chacun d'eux étaient immuables ; il restait à les décrire.

Les blancs d'abord. « La race blanche possédait originairement le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force. A la suite de ses unions avec les autres variétés il se rencontra des métis beaux sans être forts ; forts sans être intelligents ; intelligents avec beaucoup de laideur et de débilité » (I, 219). Ce n'est pas tout. Voyons maintenant « ce que nous apprend l'histoire » (I, 220). « Elle nous montre que toute civilisation découle de la race blanche, qu'aucune ne peut exister sans le concours de cette race, et qu'une société n'est grande ni brillante qu'à proportion qu'elle conserve plus longtemps le noble groupe qui l'a créée, et que ce groupe lui-même appartient au rameau le plus illustre de l'espèce » (ibid.). Ce sont ces vérités que Gobineau se flatte « d'exposer dans un jour éclatant ».

Pour bien saisir les caractères propres de la race blanche il faudra les examiner chez les arians, c'est-à-dire chez les blancs demeurés sur les plateaux asiatiques, après le départ des Celtes « acheminés vers le Nord-Ouest et contournant la Mer Caspienne par le haut » (I, 369) et des Slaves, « vaste amas de peuples, qui suivent vers l'Europe une route plus septentrionale encore » (ibid.). Ces deux rameaux, hélas ! ont déjà rencontré des jaunes sur leur route et se sont métissés. Gobineau met généreusement des jaunes primitifs jusque « dans les tourbières des Iles britanniques et dans les forêts scandinaves » (I, 228). Ils vont rencontrer des noirs dans le bassin méditerranéen, et le métissage ignominieux conduira « au mélange sans nom des nations italiennes et romanes », dernier degré dans « l'échelle descendante des principales aptitudes mâles » (I, 92).

Heureusement sur les fameux plateaux d'Asie, au Nord du Cachemire, il restait encore des blancs purs de tout mélange. **Ce sont nos arians, supérieurs à tout.**

« Pour la conformation physique, il n'y a pas de doute : c'était la plus belle (race) dont on ait jamais entendu parler. La noblesse de ses traits, la vigueur et la majesté de sa stature élancée, sa force musculaire, nous sont attestées par des témoignages qui, pour être postérieurs à l'époque où elle était réunie, n'en ont pas moins un poids incontestable » (I, 373). C'était « la plus belle espèce d'hommes dont la vue ait pu réjouir les astres et la terre » (I, 374).

Et ceci vaut pour les arians, tout simplement parce que ce sont des blancs, car « à mesure que les races s'éloignent trop du type blanc, leurs traits et leurs membres subissent des incorrections de formes, des défauts de proportion, qui, en s'amplifiant de plus en plus, chez celles qui nous sont devenues étrangères, finissent par produire cette excessive laideur, partage antique, caractère ineffaçable du plus grand nombre des branches humaines » (I, 149-150). Ne dites pas que le canon de la beauté est peut-être assez relatif, et somme toute assez variable. Voici la réponse victorieuse. « Que tous ceux qui pourraient conserver encore quelques scrupules à cet égard consultent l'admirable essai de M. Gioberti ; il ne leur restera rien à contester » (ibid.). Et Gobineau conclut triomphalement, en renforçant les épithètes. « C'est en vertu des principes solides établis par le philosophe piémontais que je n'hésite pas à reconnaître la race blanche pour supérieure en beauté à toutes les autres... Il y a donc inégalité de beauté dans les groupes humains, inégalité logique, expliquée, permanente et indélébile » (I, 156).

Ces mêmes arians « ainsi entourés d'une suprême beauté » (I, 375) n'étaient pas moins supérieurs d'esprit. Ils avaient « à dépenser une somme inépuisable de vivacité et d'énergie » (ibid.). Aussi s'étaient-ils donné une forme de gouvernement que Gobineau apprécie fort et qui « coïncidait parfaitement avec les besoins d'un naturel si actif ». Cet admirable gouvernement n'est autre que l'organisation fragmentaire des tribus et des villages, telle qu'on la trouve partout chez les primitifs, et que Gobineau oppose, on ne sait pourquoi, « à l'omnipotence absolue exercée par les souverains chez les peuples noirs ou chez les nations jaunes » (I, 375).

Pour ce raciste, auquel l'Allemagne a tressé tant de couronnes, la dictature est la marque incontestable de la dégradation,

l'indice certain du métissage noir ou jaune, la preuve qu'un peuple ne mérite plus le beau titre d'arian. Le gouvernement idéal est de forme aristocratique ; et quand le métissage ou les migrations n'avaient pas encore mis les blancs au contact immédiat d'autres races subjuguées ou absorbées, les arians ne concédaient à leurs chefs « qu'un pouvoir très limité » (ibid).

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs de souligner une fois de plus le caractère parfaitement fantaisiste de toutes ces divagations (23).

En contraste avec les blancs, voici les noirs. Gobineau ne les connaît pas, mais il se doit de vaticiner à leurs dépens. On peut dire qu'il n'y a pas un seul trait de cette description qui ait été retenu par l'ethnographie.

« La variété mélanienne (race noire) est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de sa conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint... Dans l'avidité même de ses sensations se trouve le cachet frappant de son infériorité. Tous les aliments lui sont bons ; aucun ne le dégoûte ; aucun ne le repousse. Ce qu'il souhaite, c'est manger avec excès, manger avec fureur ; il n'y a pas de répugnante charogne indigne de s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non seulement des plus grossières, mais des plus odieuses » (I, 215).

C'est tout cet ensemble que Gobineau appelle un caractère « féminin ». La race noire est féminine ; la jaune est masculine ; la blanche a toutes les perfections sans avoir aucun défaut.

Car le chinois, tout masculin qu'on l'appelle, doit lui aussi

---

(23) Gobineau s'est aventuré sur le terrain de la linguistique pour compléter sa démonstration ; et il a formulé des axiomes dont l'ineptie solennelle n'a pas déconcerté les admirateurs de son génie. « Un peuple ne saurait avoir une langue valant mieux que lui-même, à moins de raisons spéciales » (I, 204). Le langage lui paraît « un très bon criterium de l'élévation générale des races » (I, 199) et il conclut « Je pose donc cet axiome général : la hiérarchie des langues correspond rigoureusement à la hiérarchie des races » (I, 214). Ce qui peut certainement être admis puisqu'il n'y a aucune « hiérarchie » dans les langues et que personne ne peut sensément comparer le bantou au japonais en ordre de « valeur ». Gobineau se garde bien d'ailleurs de **nous dire quelle est l'unité de mesure dans l'appréciation de l'« excellence » d'une langue. C'était le point essentiel. Tout le reste est verbiage.**

passer sous la toise de notre auteur. Dans le jugement jeté en bloc sur toute la race jaune, il est impossible de reconnaître autre chose qu'un préjugé très pédant et très ignorant. Aucun essai de critique préalable ; aucune analyse sérieuse de documents quelconques, des notions confuses et cette énormité que si la Chine a pu se doter d'une civilisation, elle le doit à on ne sait quelle infusion de sang arian. Tout ce qui s'est fait de bien en Chine, il y a trois ou quatre mille ans, tout cela vient de cet apport blanc.

Le jaune lui-même est « ramassé, trapu, sans beauté ni grâce, avec quelque chose de grotesque et souvent de hideux. Dans la physionomie la nature a économisé le dessin et les lignes. Sa libéralité s'est bornée à l'essentiel : un nez, une bouche, de petits yeux sont jetés dans des faces larges et plates, et semblent tracés avec une négligence et un dédain tout à fait rudimentaire. Évidemment le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche... Les cheveux sont noirs, roides, droits et grossiers comme des crins. Voilà l'aspect physique de la race jaune » (I, 454).

Et pour le côté psychique : « un défaut absolu d'imagination, une tendance unique à la satisfaction des besoins naturels (sic), beaucoup de ténacité et de suite appliquée à des idées terre à terre ou ridicules... peu ou point d'activité, pas de curiosité d'esprit... orgueil profondément convaincu... médiocrité non moins caractéristique... sociabilité grossière » (I, 454-456).

Il y a cependant chez la race blanche de Gobineau, et même chez les purs arians qui en sont la crême, un singulier défaut. Comme ces coiffeurs chauves qui veulent offrir à leurs clients des lotions pour faire repousser les cheveux, et comme ces aventuriers qui peuvent se tirer, à les entendre, de toutes les difficultés sauf de celle de gagner honnêtement leur vie, et comme ces voyantes de foire qui savent tout sauf l'orthographe, les Blancs avaient toutes les supériorités, toutes les excellences ; il ne leur manquait que de savoir les conserver. Ils n'ont pas su ou pas voulu voir que, par le métissage, ils se perdaient. C'est Gobineau qui a découvert cette loi assez élémentaire qu'en mêlant de l'eau chaude à de l'eau froide on n'obtenait que de l'eau tiède. Les sublimes arians n'ont pas aperçu cette évidence, et ils n'ont rien eu de plus à cœur, semble-t-il, au cours des siècles que la pratique la plus échevelée du métissage.

Au fond, s'ils avaient pu lire Gobineau, ils auraient peut-être estimé qu'ils ne se trompaient pas ; car, sur cette question capitale, le maître s'embrouille dans des contradictions pénibles et on le voit, comme dans la question de l'influence des climats, soutenir le pour et le contre avec le même aplomb.

Il nous dit que « les penchants essentiellement civilisateurs de cette race d'élite (la blanche, évidemment) la poussaient notamment à se mélanger avec d'autres peuples » (I, 153) et même que la répulsion à ces croisements est une « loi » à laquelle « n'obéissent que celles de ces races qui ne doivent jamais s'élever au-dessus des perfectionnements tout à fait élémentaires de la vie de tribu » (I, 29). En langage plus clair cela signifie que le métissage ne répugne qu'aux peuples les plus rudimentaires et les plus sauvages, et que le goût du métissage est le signe propre d'une race supérieure.

Et ce goût c'est celui de sa propre perte, car « à dater du jour » où elle se mêle avec une race autre et donc toujours inférieure quand ce n'est pas la race blanche, « la nation civilisatrice a commencé à disparaître : son sang étant immergé dans celui de tous les affluents qu'elle avait détournés vers elle » ! (I, 31).

Voilà donc nos sublimes arians, détenteurs de toutes les habiletés et de tous les génies, et parfaitement incapables de se contenter d'être eux-mêmes, possédés par une passion incoercible de suicide. Ils courent à leur perte. Ils auraient dû rester entre eux sur leur Pamir et laisser les autres races occuper « inutilement » la planète. Ou tout au moins, une fois en route, il leur fallait serrer les rangs et proscrire toute exogamie. Nos racistes d'aujourd'hui, en Italie et en Allemagne, ont aperçu le danger que le génie de Gobineau avait si bien mis en lumière, « dans un jour éclatant », comme il dit : et on y est allé de quelques bons paragraphes, avec des peines exemplaires pour tous ceux dont les fredaines risqueraient de compromettre « la pureté du sang de la race ». Maigre et inutile prudence d'ailleurs, car Gobineau assure que tout cela vient trop tard : l'Italie n'est qu'un affreux produit du plus ignoble métissage, et l'Allemagne même est honteusement souillée par les « mélaniens » et les jaunes. Il n'y a que les Scandinaves qui, dans quelques familles, dont celle des ancêtres de Gobineau (il a écrit

son *Ottar Jarl* pour le « prouver ») sont encore arians (24) ; et après les Scandinaves ce sont les Anglais qui sont les plus purs ou les moins impurs parmi les blancs. Cela ne durera pas longtemps même pour ces privilégiés. Le métissage, qui est une loi fatale comme celle de la mort pour l'individu, viendra à bout de ces derniers « îlots temporaires ». « Triste fin et que bien des races généreuses ont dû subir avant nous ! Il n'y a pas à détourner le mal, il est inévitable. La sagesse ne peut que prévoir et rien davantage. La prudence la plus consommée n'est pas capable de contrarier un seul instant les lois immuables du monde » (I, 102).

Après avoir aligné tant de belles considérations, le noble comte écrit : « Je me crois maintenant pourvu de tout le nécessaire pour résoudre le problème de la vie et de la mort des nations » (I, 32). Ce nécessaire est bien modeste, bien qu'un peu incohérent. Les races jaune et noire, n'ayant « aucun moyen par elles-mêmes de se doter des premiers éléments d'une civilisation quelconque » sembleraient vouées à la disparition automatique. La race blanche, qui a tous les privilèges paraît devoir jouir de la pérennité. Mais c'est tout juste le contraire qui se passe. Ces races inférieures, abruties, ineptes ont cependant, dirait-on, une qualité appréciable. Elles survivent en s'améliorant. Elles soutirent à la race blanche quelque chose de son monopole de génie. Et cette même race blanche fait preuve d'une stupidité d'étourneau en se laissant dévaliser par les métissages, comme un richard ruiné par des mendiants. « Je dis, poursuit le comte, qui ne parle jamais qu'à la première personne, je dis qu'un peuple ne mourrait jamais en demeurant éternellement composé des mêmes éléments nationaux » (I, 32). On dirait aussi bien qu'un cheval ne tomberait jamais en demeurant éternellement sur ses quatre pattes, et M. de la Palisse signerait volontiers cette « solution du problème de la vie et de la mort » des peuples. Mais Gobineau ne l'entend pas comme une niaiserie. Il l'entend comme deux niaiseries conjuguées :

(24) Pendant que Gobineau était en Perse, Madame Gobineau acheta le vieux château de Trye en 1857. A son retour Gobineau eut la « révélation » que ce château du XIV[e] siècle avait été le séjour d'un Viking norvégien : Ottar Jarl, et que ce Viking était son ancêtre. Tout cela n'était qu'une sorte de rêve parfaitement insensé ; mais il suffisait à Gobineau de rêver des choses pour qu'il les affirmât « aussi réelles que la clarté du midi ».

une qui est dans la phrase et l'autre dans le sens qu'il lui donne. Et voici la conclusion ou plutôt la « preuve » du principe. « Si l'empire de Darius avait encore pu mettre en ligne, à la bataille d'Arbelles, des Perses, des arians véritables ; si les Romains du Bas-Empire avaient eu un sénat et une milice, formée d'éléments ethniques semblables à ceux qui existaient au temps des Fabius, leur domination n'aurait pas pris fin, et tant qu'ils auraient conservé la même intégrité du sang, Perses et Romains auraient vécu et régné » (I, 32). Ce n'est pas le nombre, ni l'armement, ni la connaissance du terrain qui gagnent les batailles, c'est la « pureté du sang » chez les vainqueurs : et si par hasard ces purs sont quand même une fois bien battus « l'invasion et la défaite ne sont que la triste mais temporaire traversée d'assez mauvais jours » (ibid.).

Toute l'œuvre de Gobineau est de cette logique. Les affirmations les plus stupéfiantes sont avancées, comme une voiture au bas d'un perron ; sans une explication ni une preuve. Nous sommes priés d'y monter, et c'est tout. « Les Siamois sont, à coup sûr, le peuple le plus avili de la terre » (I, 507, note 2). Ne discutez pas. Ne demandez pas à quelle échelle on mesure « l'avilissement » d'un peuple. N'épiloguez pas sur cet admirable « à coup sûr ». Puisqu'on vous dit que le coup est sûr, il n'y a plus qu'à l'admettre.

Ou encore : « la puissance des arts sur la masse se trouvera toujours être en raison directe de la quantité de sang noir que celles-ci pourront contenir » (I, 359). « L'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race » (I, 360). Pourquoi ? Tout simplement « parce que le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle, sans laquelle il n'y a pas d'art possible » (I, 363). Et cependant le noir n'a « que le culte de la laideur » (I, 361).

Il faut être bien charitable ou bien obtus pour ne pas oser dire que ce sont là des fariboles indécentes.

Passons aux Malais. Une nouvelle surprise nous attend. Gobineau ne s'est pas lassé de nous répéter que les métissages ne pouvaient jamais donner de type supérieur au « meilleur » des deux composants. Il semble qu'à fortiori il n'en pourrait donner qui fût supérieur aux deux composants. Le métissage pour Gobineau — et c'est un axiome, une « loi fondamentale » —, est toujours facteur de dégradation pour le type le plus

noble. Il ne crée rien. « Les petits ont été élevés. Malheureusement, les grands, du même coup, ont été abaissés et c'est un mal que rien ne compense ni ne répare » (I, 215). Et cependant « par la naissance de la variété malaye (= malaise) il est sorti des races jaune et noire une famille plus intelligente que sa double parenté » (ibid.). Ces contradictions n'embarrassent pas Gobineau. Au fait, rien ne l'embarrasse. Il dogmatise sereinement, ou plutôt il déroule une sorte de vision d'une simplicité puérile. Et il ne faut pas demander des preuves à un visionnaire. Gobineau écrit d'ailleurs à son ami Prokesch : « Mes quatre volumes sont en définitive un exposé de doctrine et des esquisses de preuves » ([25]). Et si ces preuves ne démontrent encore rien du tout, Gobineau n'en est pas le moins du monde ennuyé : « Ils disent que je ne leur ai pas prouvé que les populations européennes soient radicalement finniques, et je remarque qu'ils ont horriblement peur que je le leur prouve. Patience, ils le toucheront du doigt. Un autre m'a écrit pour m'assurer qu'il n'y avait pas de sang noir dans les Sémites. Le tour viendra aussi. Il y en a qui sont plus prudents et qui se contentent de dire ma doctrine paradoxale et mes démonstrations sans fondements. Ils se tairont, ou bien ils préciseront. Enfin, il faut du temps » ([26]).

Ce que Gobineau voulait, c'était « frapper juste dans le nerf sensible des idées libérales » ou, en d'autres termes, « par haine de la démocratie et de son arme, la Révolution », montrer que le progrès de la civilisation est impossible. « Je n'ai jamais supposé que je pourrais dire aux populations actuelles : « Vous êtes en décadence complète ; votre civilisation est un bourbier, votre intelligence une lampe fumeuse, vous êtes déjà à moitié au tombeau », sans qu'on me répondit vertement » ([27]).

Ennemi de la démocratie parce qu'elle prêche l'égalité des droits, Gobineau veut la ruiner en « prouvant » l'inégalité des races primitives. Il est absurde à ses yeux de donner une part du pouvoir aux représentants abâtardis, métissés, dégénérés, des races inférieures. Le « sceptre » du pouvoir devrait appartenir partout aux « arians » ; mais à l'inverse des racistes actuels,

(25) *Corresp.*, p. 92.
(26) *Corresp.*, ibid.
(27) *Ibid.*, p. 91.

jamais il ne parle des « arians » comme d'un peuple existant en bloc aujourd'hui, comme d'une nation. Il n'y a plus que quelques aristocrates, quelques familles (dont la sienne) suffisamment pures pour pouvoir se plaindre d'être submergées dans le troupeau que les institutions démocratiques appellent le peuple souverain.

Toutes ces divagations seraient d'ailleurs restées ensevelies dans l'oubli qu'elles méritaient, si Richard Wagner d'abord, et les pangermanistes ensuite n'avaient pas tout à coup imaginé que le Gobinisme leur fournissait une doctrine à souhait. Il suffirait d'identifier les arians avec les vieux germains ; et par une seconde opération aussi téméraire d'assimiler ceux-ci aux allemands actuels ; et la Germanie devenait un peuple prédestiné.

L'histoire de cette énorme mystification a été racontée. Nous n'avons pas à la reprendre (28). Ce n'est plus de la doctrine, plus même en apparence ; c'est de la manœuvre politique toute crue.

Musée Gobineau, Archives Gobineau, Gobineau Vereinigung, Bibliothèque Gobineau à l'Université de Strasbourg, même les sculptures que cet amateur touche-à-tout a commises réunies comme dans un sanctuaire, avec toutes les reliques du fondateur du racisme, le battage était complet dès avant la grande guerre (29).

Lorsqu'il publiait la première édition de son *Essai,* Gobineau ignorait évidemment l'*Origine des Espèces* de Darwin. Ce bréviaire du transformisme parut entre la première et la deuxième édition de l'*Essai* ; et par une phrase dédaigneuse Gobineau affirme contre toute raison que la théorie de la sélection a été « tirée » de son propre ouvrage (Avant-Propos, XV) ; que « Darwin et Buckle ont créé les dérivations principales du ruisseau que j'ai ouvert » (ibid.) et que leurs conclusions « démocratiques » lui répugnent.

Georges Vacher de Lapouge allait reprendre tout le gobinisme

(28) Cfr E. Seillière, *La philosophie de l'Impérialisme. I. Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique,* Paris, 1903. — R. Dreyfus, *La vie et les prophéties du comte de Gobineau,* Paris, 1905, etc.

(29) Cfr Ludwig Schemann, *Die Gobineau-Sammlung der Kais. Universität-u. Landesbibliothek zu Strassburg,* 1907.

en le fondant précisément sur la doctrine darwinienne de la sélection (30). Les arians de Gobineau sont maintenant des aryens ; et Lapouge les identifie avec les dolichocéphales blonds (31). Ces dolichocéphales sont une « race », aussi distincte des autres que les lévriers le sont des bouledogues. C'est eux qui sont l'élite. L'homme issu d'ancêtres aryens est fait pour commander. « Il ne se paie jamais de mots ; son intelligence s'élève jusqu'au génie ; il est hardi, conquérant, noble, « protestant de religion », ne demandant à l'État « que le respect de son autorité » (32). Comme les étiquettes sont la meilleure des publicités, Lapouge appelle son Aryen : *Homo Europaeus*.

En face, ou plutôt au-dessous de lui, l'Aryen rencontre l'*Homo Alpinus*, le Celte ou le Latin, brachycéphale, noiraud, courtaud, irrémédiablement inférieur et subalterne, « le parfait esclave, le serf idéal, le sujet modèle » (33). « Ces esclaves-nés sont toujours à la recherche de maîtres quand ils ont perdu les leurs, instinct commun seulement dans la nature à l'alpin brachycéphale et au chien ». Il faudrait peut-être en conclure que ce sont les partisans des dictatures et des États totalitaires. Le brachycéphale « recherche la protection de l'État » ; il aime à vivre en troupeau, à répéter les gestes qu'on lui a appris, à adopter les attitudes uniformes. Il est « volontiers catholique » en religion.

Ces deux races vivent côte à côte dans tous les pays d'Europe, en proportions inégales. L'Italie, l'Espagne, le sud de la France, la Bavière, l'Autriche sont abominablement contami-

(30) Sur Vacher de Lapouge, cfr Simar, *op. cit.* ; Houzé, *op. cit.* ; J. Finot, *Le Préjugé des Races*, Paris, 1905, p. 27 et suiv. Les ouvrages capitaux du fondateur de l'anthroposociologie sont *Les Sélections sociales*, 1895 ; *L'Aryen et son rôle social*, 1899. Il avait donné l'essentiel de son premier livre sous forme de cours à l'Université de Montpellier en 1888, et Alfred Fouillée l'avait exécuté dès 1895 dans la *Revue des deux mondes*, 15 mars et 15 octobre.

(31) L'indice céphalique est le rapport des deux diamètres du crâne, multiplié par 100. Le diamètre de largeur se prend à l'endroit maximum ; le diamètre de longueur, ou antéro-postérieur, de la glabelle (racine du nez) à l'inion (protubérance extrême de l'occiput). On divise la largeur par la longueur et on multiplie par cent. L'indice se tient pour les crânes longs (dolichocéphales) entre 70-75 ; pour les crânes ronds (brachycéphales) de 80 à 100. Dans l'entre-deux on loge les mésaticéphales.

(32) *Sélections sociales*, p. 13-14.

(33) *Ibid.*, p. 17-18.

nées par les brachycéphales, qui y surabondent. Les grandes réserves des Aryens, dolichocéphales blonds, sont surtout chez les Anglo-Saxons.

Il est bon de noter tout de suite que rien, absolument rien, ne justifie l'attribution aux seuls dolichocéphales de toutes les excellences dont les dote arbitrairement notre ancien magistrat, Vacher de Lapouge. Les noirs d'Afrique sont tous dolichocéphales ; comme les Aïnos abrutis du Nord du Japon. Par contre les Japonais, comme les Chinois, sont brachycéphales. Les deux types, rejoints par toute la série des intermédiaires, se retrouvent dans tous les groupes nationaux de l'Europe et sont déjà mêlés à l'époque préhistorique.

La forme du crâne n'est d'ailleurs pas du tout synonyme de capacité crânienne, et celle-ci ne l'est pas davantage de capacité intellectuelle.

La « castration iniaque » (34) dont souffrent les brachycéphales les condamne à une perpétuelle médiocrité, et crée pour les Aryens un péril mortel.

C'est ici que Lapouge va faire école, et que la théorie sélectionniste va jouer.

Le danger pour les Aryens c'est que, précisément, la sélection naturelle qui devrait les favoriser est tenue en échec par la sélection sociale. Dans les guerres, ce sont les plus braves qui succombent ; sélection militaire ! Dans les révolutions et les luttes de parti, ce sont les hommes les plus éminents qui sont abattus : sélection politique ! Dans les tâches de dévouement et de sacrifice, ce sont encore les plus nobles qui disparaissent sans postérité : sélection religieuse ! Et la richesse, arrêtant l'effort et favorisant la fainéantise, use en deux générations ceux qui l'ont conquise : sélection économique ! Partout où l'Aryen est éliminé, c'est le brachycéphale qui prend la place et la dégénérescence qui s'installe.

Il faudra donc neutraliser la sélection sociale, qui travaille à rebours vers les formes rétrogrades ; et pratiquer énergiquement la sélection systématique, comme dans les haras et les fermes modèles. Négativement d'abord, en empêchant la repro-

(34) L'expression est choisie à dessein comme s'il s'agissait d'une **mutilation déshonorante. Inutile de montrer qu'elle est purement gratuite et n'a aucun sens, mais elle produit son petit effet.**

duction des brachycéphales par des lois de stérilisation ; en favorisant chez eux les causes de destruction raciale, puisque malheureusement on ne peut pas appliquer à cette masse la « solution sûre, économique, énergiquement sélective : la mort » (35) ! On pourrait, par exemple, déclarer que dans telle ville l'alcool est gratis, et, comme dans un piège à rats, tous les brachycéphales buveurs (pourquoi eux seuls ?) iraient spontanément y finir dans le *delirium tremens* (36).

Positivement, il faudra pratiquer l'eugénisme ; choisir les reproducteurs aryens. Lapouge assure que par des procédés de fécondation nouveaux et « mécaniques », un seul bon dolichocéphale sélectionné pourrait devenir père de 200.000 individus. Il suffit de trouver autant de mères bien dolichocéphales. Et, avec un peu de patience, « au bout d'un siècle ou deux, on coudoierait les hommes de génie dans la rue, et les équivalents de nos plus illustres savants seraient employés aux travaux de terrassement » (37).

Vacher de Lapouge trouva, comme Gobineau, des admirateurs enthousiastes en Allemagne. Le racisme s'affirma par toute une succession de prophètes, chez lesquels la science, en général très courte, était remplacée par un aplomb démesuré.

Les dimensions, forcément restreintes, de cet article ne nous permettent que d'en croquer quelques-uns. Houston Stewart Chamberlain, Anglais naturalisé Allemand et qui pendant quarante ans a été un des coryphées du racisme, suppose, dès le début de ses études, la distinction et l'inégalité des races (38). Il est férocement antisémite ; et il englobe dans une haine identique les Juifs et les Latins. L'Italie est pour lui, comme pour Gobineau, un « chaos ethnique ». Le fameux droit romain est la preuve irrécusable de la « platitude » foncière, et du sémitisme des Latins. Les juristes éminents, dont les statues décorent le péristyle du Palais de justice de Rome, Gaius, Ulpien etc... ont « cédé à la manie asiatique de chevaucher des principes et de fabriquer des dogmes ». Toute cette latinité est abjecte.

(35) *Sélections sociales*, p. 324.
(36) *Ibid.*, p. 486.
(37) *Ibid.*, p. 111.
(38) *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts.* Berlin, 1899. Nombreu-

Il y a des races fortes et des races faibles ; et la condition essentielle, l'obligation pour une race forte, c'est de prohiber tout croisement, de rester « fidèle à son sang » par la pratique d'une stricte endogénie. Ceci ne signifie pas qu'il suffise de laisser se produire toutes les unions au sein de la race. Non, même là il faudra, par une sélection judicieuse, aider la nature, et instaurer un eugénisme scientifique, à la manière de Vacher de Lapouge.

Antisémite passionné, Chamberlain est tout aussi farouchement anti-catholique. La conception germanique et la conception catholique du monde « s'excluent l'une l'autre à tel point qu'elles ne peuvent subsister côte à côte ». La culture gréco-romaine ou catholico-juive a mené l'Europe à l'abâtardissement. Ce sont les Germains qui depuis le XIII[e] siècle ont commencé à poser les assises d'un ordre vraiment supérieur, et c'est eux qui sont à l'origine des sciences et des arts modernes.

Il n'y avait plus qu'à démontrer ces étonnantes affirmations. On n'y manqua pas. Le Dr Woltmann ([39]), qui se noya en prenant un bain dans la Méditerranée en 1907, avait prétendu retrouver l'origine germanique de tous les grands hommes de l'Europe : italiens ou français. Il se bornait souvent à germaniser leurs noms : Giotto est Jotte ; Alighieri c'est Aigler ; Gounod c'est Gundiwald ; Buonarroti c'est Bohnrodt, etc... Parfois il lui suffit de découvrir des cheveux blonds, ou la faculté de rougir sous le coup d'une émotion, et c'est fait : l'individu est un germain.

Le procédé assez puéril permettait d'annexer au germanisme toutes les célébrités et de représenter la « race » aryenne identifiée avec l'Allemagne, comme le sel de la terre ou le ferment de tout progrès.

Oswald Spengler fournit à l'Allemagne d'après la défaite non pas une théorie raciste mais une explication de la décadence de l'Occident, que les racistes n'eurent pas de peine à transposer dans leur vocabulaire ([40]). Ici encore le germanisme apparaît comme une valeur unique, en opposition avec tout le

(39) *Die Germanen und die Renaissance in Italien*, Leipzig, 1905. *Die Germanen in Frankreich*. Iena, 1907.
(40) *Der Untergang des Abendlandes*.

reste, surtout avec la culture gréco-romaine, et qu'il ne faut laisser contaminer par rien.

Dans toute la production littéraire du racisme avant l'avènement des Nazis, il n'y a rien à retenir pour la science, car rien vraiment ne vient d'elle. Affirmations générales et sonores ; abus flagrants des mots de race ou même de culture ; opposition factice de groupe à groupe, définis de la façon la plus arbitraire ; importance toute fantaisiste accordée à certains caractères physiques comme la dolichocéphalie ou la couleur blonde des cheveux ; ignorance totale et voulue des données les plus certaines de la préhistoire ; simplification outrageuse des événements historiques ; absence de critère ferme pour établir les prétendues supériorités ou infériorités raciales ; bref un amas de contre-sens et de contradictions.

Le racisme actuel a cependant gardé quelques-uns des théorèmes fondamentaux claironnés par ses précurseurs.

1. Il a répété, comme chose certaine, « scientifique », l'absurdité patente qu'il existait aujourd'hui en Europe des races pures, ou tout au moins des races dont on pouvait identifier et éliminer les sujets hétérogènes. La science a établi le contraire depuis longtemps.

2. Il a renchéri en traduisant cette distinction raciste en inégalité raciale, et en gardant tout naturellement pour son propre pays le privilège de la race supérieure. Nous avons vu les racistes allemands couvrir d'injures les Latins. Aujourd'hui, avec la même inconscience, nous les voyons, au nom des mêmes principes, décorés de toutes les excellences, pourvu qu'ils ne soient pas Français.

3. Il a dénoncé les Juifs comme une « race » — ce qu'ils ne sont pas — et comme une race abominable — ce qui est une méchanceté associée à un sottise — ; et a préconisé contre eux les mesures les plus ignobles.

4. Il a instauré l'eugénisme négatif par les stérilisations légales et les restrictions au mariage exogamique.

5. Il a enfin répété le refrain assez inepte sur le « sang », dépositaire et véhicule de toutes les excellences et de tous les défauts.

On cherche vainement dans tout cela une expérience bien con-

duite, une définition étudiée, une critique un peu poussée. Nous en sommes encore aux divagations de Gobineau.

Un exemple pourra montrer combien la science pèse peu dans le racisme actuel.

L'*Enciclopedia Italiana,* éditée sous le contrôle des autorités fascistes, écrivait (vol. XXVIII, p. 910) : « Il n'existe pas une race, mais seulement un peuple et une nation italienne ; il n'existe pas (erreur la plus grave entre toutes) une race aryenne, mais il existe une civilisation et une langue aryenne ».

Cela, c'était la conclusion sobre et honnête, et surabondamment prouvée, de la science, même de la science italienne.

Depuis lors, soudain, tout a changé radicalement, sans qu'aucune étude scientifique n'ait dicté le changement. La revue, plus qu'officieuse : *Difesa della Razza,* dont le Directeur est M. Telesio Interlandi, déclare dans son premier numéro que la « science a parlé ». On ne nous dit pas où ni quand. Nous voyons seulement sur la couverture de la revue un groupe de trois têtes : un profil gréco-romain ; un profil juif, reproduisant une caricature du III[e] siècle, et un profil de noir. Un glaive romain passe à travers la première et les deux autres, symbolisant l'interdiction de tout contact social et la ségrégation autoritaire. Il était difficile de choisir une image plus brutale. Le texte de la revue est en harmonie avec cette vignette. Mais où est la science honnête et où est même l'honnêteté tout court dans ces débordements ?

On trouvera dans l'article de l'un de nos collaborateurs des précisions sur les développements pathologiques du racisme totalitaire. Nous n'avons voulu qu'en montrer les origines déjà assez lointaines. Depuis Gobineau toute cette histoire n'a même plus le mérite d'être neuve. Elle n'est plus qu'une folie pseudo-scientifique qui tourne en rond en écrasant les gens. Son succès est une honte.

Pierre CHARLES, S. I.